



**HAL**  
open science

## Tourisme sexuel et littérature

François Pouillon

► **To cite this version:**

| François Pouillon. Tourisme sexuel et littérature. La Revue, 2016, 68, pp.126-128. halshs-01510375

**HAL Id: halshs-01510375**

**<https://shs.hal.science/halshs-01510375>**

Submitted on 19 Apr 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## HISTOIRE

# Tourisme sexuel et littérature

L'exposition consacrée à « Biskra, reine des oasis »\* est pour **François Pouillon** l'occasion d'évoquer le souvenir de « deux jeunes princesses » locales qui ont eu, au temps de l'Algérie coloniale, d'illustres admirateurs.

**D**ans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, entre 1893 et 1895 précisément, on pouvait rencontrer dans Biskra deux charmantes jeunes filles qui allaient devenir des sortes de gloires littéraires. Meryem et Mbarka déambulaient ensemble comme pour se promener, mais surtout pour se montrer, dans des vêtements soigneusement contrastés, au point qu'on pourrait penser qu'elles avaient été costumées par quelque syndicat d'initiative. Et c'est un fait qu'elles ont marqué la chronique, moins à travers des peintres qui les auraient engagées comme modèles, mais grâce à des écrivains

**«La gloire et le seul charme, en vérité, de la prostitution de Biskra», commente Jean Lorrain.**

ainsi que des photographes qui en ont fixé durablement la silhouette, arrêts sur image d'une carrière nécessairement brève.

Sur ces fillettes, on dispose d'abord du témoignage clinique d'un médecin épidémiologique, le docteur Laurent, passé par là dans le cadre d'une recherche sur « la prostituée arabe » : il évoque « deux filles

\* Actuellement à l'Institut du monde arabe, jusqu'au 15 janvier 2017.

de la tribu des Oulad-Naïl, très connues à Biskra où elles font la danse du ventre, le soir dans les cafés. La première, Embarcah (sic), a de dix-huit à vingt ans. Elle est vêtue d'une robe de brocart mauve. La ceinture, les bracelets et le diadème sont en argent massif. Les colliers et les mentonnières sont en or. La seconde, Meryem, a de quatorze à seize ans. Sa robe est en soie bleue, ses voiles en mousseline rose tramée d'or et d'argent. Son diadème, ses bracelets et ses bagues sont également en argent, ses colliers en or. Au dire d'un cafetier voisin, chacune de ces deux filles porte sur elle environ pour huit à dix mille francs de bijoux. »

À deux pas des hôtels où les touristes venaient se presser l'hiver, entre le marché et la statue du cardinal Lavignerie, se trouvait une ruelle facilement reconnaissable à ses petits balcons en bois sous lesquels stationnaient, fait rare en pays d'islam, des femmes s'offrant aux regards de tous : c'était la « rue des Oulad Naïl ». On désignait sous cette appellation, non sans simplification s'agissant d'une grande tribu saharienne, les reliques disloquées de groupes nomades rejetés vers les villes du Sud par quelque catastrophique sécheresse. Dans les somptueux atours, qui pouvaient avoir été les costumes de leurs mariages, elles gagnaient leur vie en se produisant alors comme danseuses dans quelques établissements populaires « typiques » fréquentés par les notables en résidence et les militaires des garnisons à l'entour, par les touristes aussi qui venaient là en goguette. Avec tous ceux-là, les choses pouvaient aller plus loin.



Meryem et Mbarka photographiées dans les rues de Biskra.

Sur nos demoiselles encore, écoutons un écrivain fin de siècle de renom, Jean Lorrain, qui passe dans la région précisément à cette période, célébrant, après avoir évoqué la terrible déchéance de certaines miséreuses, « deux jeunes princesses d'un autre temps (...) la gloire et le seul charme, en vérité, de la prostitution de Biskra » : « Hambarkâ, brune et colorée, très peinte, rappelant, dans sa robe de brocart jaune très raide, à manches larges, une vierge de l'école byzantine ; Mériem, souple et mince, l'air d'un jeune sphinx aux yeux de gazelle, dans sa tunique de soie verte mordorée, le caractère de son visage, étroit et long, savamment accentué par une étrange coiffure de soie violette et de gaze noire. (...) À travers l'ignominie de la rue des Ouleds, à la fois parfumée et puante, Hambarkâ et Mériem déambulent fièrement toute la journée, la main dans la main, une fleur de grenadier derrière l'oreille et, quelquefois, dans la narine, ce qui est ici la coquetterie suprême. »

C'est au plus célèbre touriste de l'oasis, André Gide, qu'elles doivent leur notoriété.

Atteint d'une violente crise pulmonaire, il est venu là se mettre au sec, comme le faisaient alors tant de curistes hivernant au Sahara, stationnant pour quelques mois dans un luxueux hôtel de l'oasis. Comme il l'a raconté plusieurs fois, dans *L'Immoraliste* (1902) ou *Si le grain ne meurt* (1926), dans son journal aussi, édité par ses soins, Gide devait avoir ici, avec quelque garçonnet, la révélation de son homosexualité. C'est là encore qu'il connut, avec Meryem bent Ali justement, la première et l'une des rares expériences hétérosexuelles de sa vie – il précise cependant que s'il fut « vaillant », ce fut en pensant au petit Mohamed qu'il convoitait.

Si l'affaire fut pour lui, relativement, sans suite, elle n'est pas sans conséquence littéraire puisque c'est sur sa suggestion que, l'été suivant, son ami Pierre Louÿs allait faire un détour par l'oasis pour retrouver la petite Meriem qui le séduisit par sa

- fraîcheur primesautière. Joueuse et jouant de son français approximatif, « imitant les façons des Françaises qu'elle a vu s'éventer au Casino », elle fut de la sorte une des sources d'inspiration fondamentale dans l'écriture des *Chansons de Bilitis*, une forgerie poétique à la manière de l'Antique qu'il était en train de rédiger.

C'est une sorte de gloire pour un lieu aussi périphérique que Biskra, d'avoir eu cette fortune littéraire. On ressent pourtant quelque embarras à observer que tous ces témoignages attestent la pratique instituée, sur les marges du Sahara algérien, de ce que l'on doit bien qualifier de tourisme sexuel. Les parades des « danseuses » Oulad Naïl avaient sans doute un cachet traditionnel et même folklorique, mais ces exhibitions étaient le produit social de la déchéance—quelques romans misérabilistes comme *Yasmina* d'Isabelle Eberhardt (1902) ou *Khadra* d'Étienne Dinet (1910) décrivent quels malheurs conduisent ces filles dans cette condition. Peine requise aggravée quand, comme c'est le cas ici, il s'agit de pratiques pédophiles visant tant les fillettes que les garçonnettes, les populaires *yaouled* des cartes postales. Et on doit s'interroger sur le fait que les dénonciations de tonalités postcoloniales épargnent Gide : cela tient, indiscutablement à sa stature de « grand écrivain », et à ses engagements anticoloniaux bien qu'ils se fussent manifestés bien plus tard et à propos plutôt de l'Afrique noire (Congo, Tchad) ; sans doute aussi à l'affirmation d'une homosexualité héroïque défiant les conventions de ce temps. Mais il y a aussi que l'institution des Oulad Naïl a considérablement évolué au cours du dernier siècle.

On a beaucoup divagué en effet sur la présence récurrentes de ces « femmes libres » dans de nombreuses zones d'un Maghreb rural (*azriyât* de l'Aurès, *cheikhat* du Moyen-Atlas, Oulad Naïl), où l'on pratique habituellement un protectionnisme machiste ombrageux. C'est que le phénomène est multiforme et s'il a pu avoir quelque panache, il fut soumis à une érosion historique où, comme dit Jacques Berque, « par une étrange combinaison de crapule millénaire et de vice modernisant, les rites orgiaques du Maghreb

viennent grossir la canaillerie de Pigalle ». Émile Dermenghem, honorable ethnologue de l'Algérie coloniale, avait collationné dans une importante étude sur « les filles de la douceur » quelques données raisonnables sur l'évolution des pratiques. Il signalait cette « vague de puritanisme » qui faisait condamner, en pleine guerre d'Algérie, des unions sexuelles avec l'infidèle. Cette analyse a été développée avec audace et humour par le grand anthropologue Ernest Gellner, analysant en

## On a beaucoup divagué sur la présence de ces « femmes libres » dans le Maghreb rural.

parallèle la quête de Gide pour sa guérison et son salut personnel, ce qui était pour lui une manière de se purifier, et le mouvement de l'islam « réformiste » qui se lançait dans cette région de l'Est algérien dans une sorte d'ascèse historique des pratiques religieuses.

Il reste que, pour avoir été mises en spectacle dans des « cafés chantants » évoqués par tant d'écrivains, pour avoir servi de modèles pour tant de peintres et de photographes—sans compter les innombrables sous-produits de ces images sous forme de cartes postales—, on dispose d'une série exceptionnellement riche de documents sur la face cachée, féminine, de la société. Dans un travail novateur, l'ethnologue algérienne Barkahoum Ferhati a montré que ce monde n'était pas figé dans une immuable ethnographie, mais qu'il évoluait selon les périodes et les modes, et qu'il parvint même, sur la longue durée, à reconquérir une forme de notabilité : dans le Sud algérien d'aujourd'hui, pourtant « moralisé » après l'indépendance, la tenue des Oulad Naïl sert désormais de modèle pour la robe de mariée typique. Comme dans beaucoup de cas dans la formation des cultures, c'est la part « canaille » de la société qui a été patrimonialisée. ■